

MAHOMET

VOLTAIRE
1741



Adaptation d'Erwan Barillot
Pour une mise au scène dans la grande salle du
Théâtre du Nord Ouest

PERSONNAGES

MAHOMET (II à V)

ZOPIRE, Scherif de la Mecque (I à IV)

OMAR, Lieutenant de Mahomet (I à V)

SÉIDE, esclave de Mahomet (II à V)

PALMIRE, esclave de Mahomet (I à V)

PHANOR, Sénateur de La Mecque (I, III à V)

HERCIDE, guerrier de Mahomet (II à IV)

GARDE de la Mecque (I, II, IV, V)

Trois générations doivent apparaître du premier coup d'œil :

- Le personnel de la Mecque (Zopire, Phanor et le Garde) sont les plus âgés. On doit sentir que leur règne touche à sa fin.
- Mahomet, Omar et Hercide sont dans la force de l'âge (40 ans environ). Ils incarnent les bâtisseurs de la foi nouvelle.
- Palmire et Séide sont presque des adolescents, encore fragiles, sujets manipulables et propices au fanatisme.

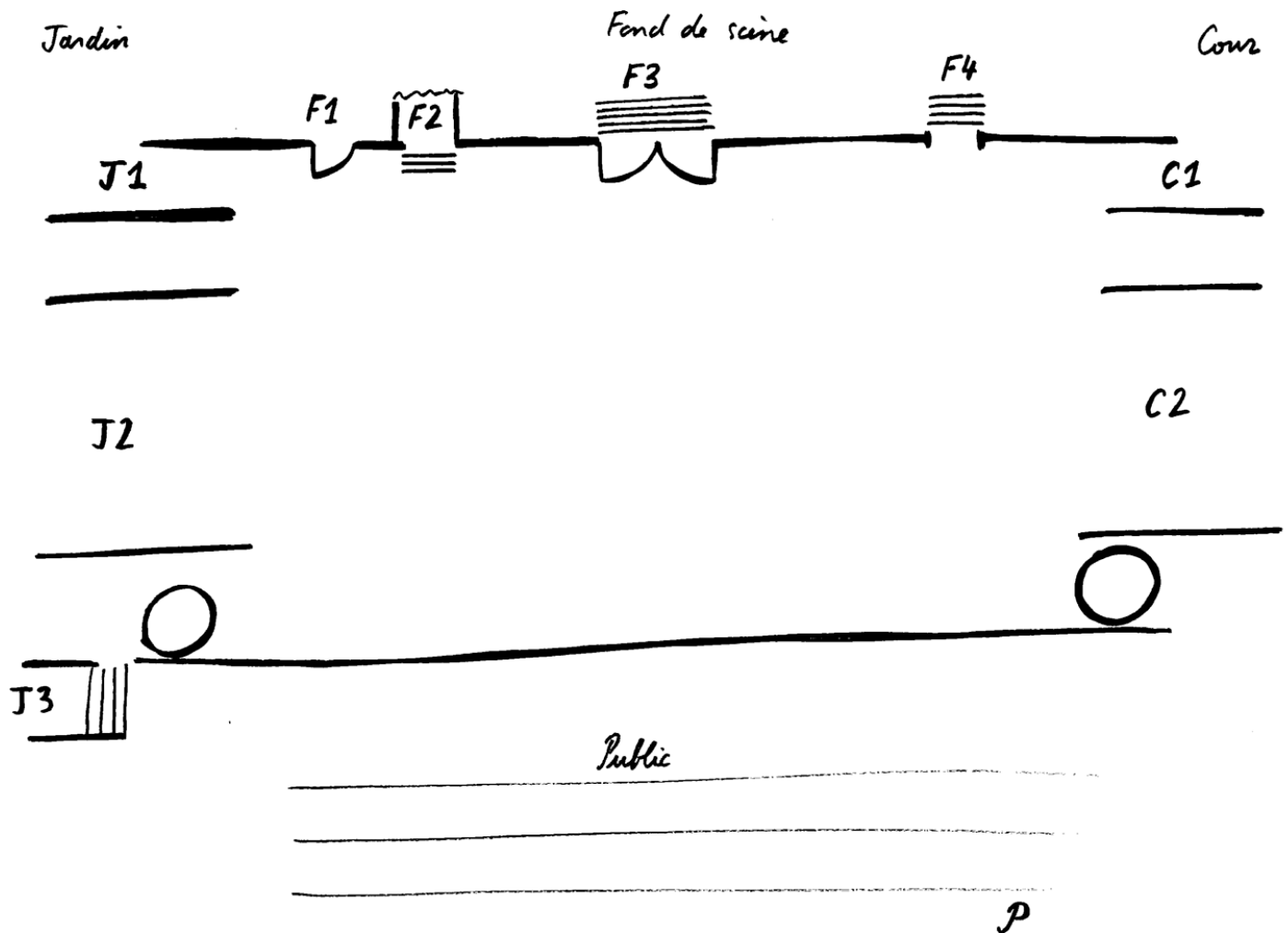
SOMMAIRE

La pièce compte 5 actes. Il n'y a pas de temps-mort possible au milieu d'un acte, et chacun forme une unité narrative insécable.

<u>ACTE I</u>	4
<u>ACTE II</u>	15
<u>ACTE III</u>	28
<u>ACTE IV</u>	40
<u>ACTE V</u>	55

PLAN ET DECORS

Dans les didascalies, les entrées et sorties seront désignées par leurs abréviations : J1, J2, J3, F1, F2, F3, F4, C1, C2 et P.



La scène se déroule dans une salle du palais de La Mecque. Les deux piliers le rappellent, tout comme les ornements autour des entrées F2 et F4, et quelques possibles meubles, mais minimalistes. Le renforcement en F2 est une chambre de prière chargée d'idoles.

ACTE I

Le Garde roupille, assis sur les marches de F2, appuyé contre le manche de sa lance. Il ne semble guère dérangé par le public qui entre. Derrière lui, les idoles de la Mecque, qui ressemblent aux vieilleries en désordre d'une boutique d'antiquaire.

Les lumières s'éteignent.

Zopire, en grande tenue d'or de Scherif de la Mecque, entre dans la petite chambre de prière surélevée au fond de la scène, juste au-dessus du Garde (F2). Ce dernier l'entend et se remet aussitôt en position. Conformément au rite, Zopire s'agenouille et se prosterne devant chacune de ses idoles.

Phanor, en tenue de sénateur de La Mecque, descend par F3 d'un pas vif. Le Garde le laisse monter les marches de la chambre de prière (F2) et prononcer à l'oreille de Zopire quelques paroles inaudibles.

ZOPIRE.

Qui ? Moi, baisser les yeux devant ses faux prodiges !

Moi, de ce fanatique encenser les prestiges !

L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni !

Non. Que des justes dieux Zopire soit puni.

Si tu vois cette main, jusqu'ici libre et pure,

Caresser la révolte et flatter l'imposture !

Tandis que le dialogue se poursuit, le Garde va fermer la double porte F3, par où le public et Phanor sont entrés, puis reste en faction à côté de cette porte. Pendant toute la pièce, il sera sans cesse tiraillé entre son devoir : regarder droit devant lui, et son désir irrépressible de dormir.

PHANOR.

Nous chérissons en vous ce zèle paternel
Du chef auguste et saint du sénat d'Ismaël ;
Mais ce zèle est funeste ; et tant de résistance,
Sans lasser Mahomet, irrite sa vengeance.
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obscur, un vil séditieux :
Aujourd'hui, c'est un prince ; il triomphe, il domine ;
Imposteur à la Mecque, et prophète à Médine,
Appelle son armée, et croit qu'un dieu terrible
L'inspire, le conduit, et le rend invincible.
Et ce peuple, en tout temps chargé de vos bienfaits,
Crie encore à son père, et demande la paix.

Zopire, qui feignait jusque-là d'ignorer les exhortations de Phanor se lève, en colère.

ZOPIRE.

La paix avec ce traître ! Ah ! Peuple sans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage :
Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle ;
De mon coeur ulcéré la plaie est trop cruelle :
Lui-même a contre moi trop de ressentiments.
Le cruel fit périr ma femme et mes enfants...

PHANOR.

Vous avez tout perdu, fils, frère, épouse, fille ;
Ne perdez point l'état : c'est là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les états que par timidité.

PHANOR.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

Périssons, s'il le faut.

PHANOR.

Ah ! Quel triste courage,
Quand vous touchez au port, vous expose au naufrage ?

Palmire descend sur scène par F4 et s'avance vers l'avant-scène, l'air désorientée. Elle porte dans ses bras un tapis de prière.

PHANOR, montrant Palmire.

Le ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses camps élevée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,
Semble un ange de paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet apaiser le courroux.
Déjà par ses hérauts il l'a redemandée.

Comme le dialogue se poursuit, Palmire installe son tapis de prière à l'avant-scène.

ZOPIRE, à Phanor.

Tu veux qu'à ce barbare elle soit accordée ?
Tu veux que d'un si cher et si noble trésor
Ses criminelles mains s'enrichissent encor ?

(Descendant les marches et se dirigeant vers Palmire)

Quoi ! Lorsqu'il nous apporte et la fraude et la guerre,
Lorsque son bras enchaîne et ravage la terre,
Les plus tendres appas brigueront sa faveur,
Et la beauté sera le prix de la fureur !

Zopire fait signe à Phanor de se retirer, ce qu'il fait par J2.

Il se tourne vers Palmire. Voyant qu'elle s'agenouille, il la relève.

ZOPIRE.

Jeune et charmant objet dont le sort de la guerre,
Propice à ma vieillesse, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains ;
Tout respecte avec moi vos malheureux destins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez ; et s'il me reste encor quelque puissance,
De vos justes désirs si je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours seront des jours heureux.

PALMIRE, *se remettant à genoux.*

Aux vœux de Mahomet j'ose ajouter les miens :
Il vous a demandé de briser mes liens ;
Puissiez-vous l'écouter ! Et puissé-je lui dire
Qu'après le ciel et lui je dois tout à Zopire !

Palmire lève une première fois les bras aux ciel en signe de prière.

ZOPIRE, *abasourdi.*

Ainsi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déserts,
Cette patrie errante, au trouble abandonnée ?

PALMIRE, *s'arrêtant un instant.*

La patrie est aux lieux où l'âme est enchaînée.
Mahomet a formé mes premiers sentiments,
Et ses femmes en paix guidaient mes faibles ans :
Leur demeure est un temple où ces femmes sacrées
Lèvent au ciel des mains de leur maître adorées.

Palmire lève les mains à nouveau. Zopire la relève de force.

PALMIRE.

Seigneur, ayez pitié d'une âme déchirée,
Toujours présente aux lieux dont je suis séparée.

ZOPIRE.

J'entends : vous espérez partager quelque jour
De ce maître orgueilleux et la main et l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le révère, et mon âme tremblante
Croit voir dans Mahomet un dieu qui m'épouvante.
Sans parents, sans patrie, nous chérissons nos fers ;
Tout nous est étranger, hors le dieu que je sers.

ZOPIRE.

Tout vous est étranger ! Cet état peut-il plaire ?
Quoi ! Vous servez un maître, et n'avez point de père ?
Dans mon triste palais, seul et privé d'enfants,
J'aurais pu voir en vous l'appui de mes vieux ans ;
Mais non, vous abhorrez ma patrie et ma loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous ? Je ne suis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'est chère ;
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

ZOPIRE.

Quel père ! Justes dieux ! Lui ? Ce monstre imposteur !

PALMIRE.

Ah ! Quels noms inouïs lui donnez-vous, seigneur !
Lui, dans qui tant d'états adorent leur prophète !
Lui, l'envoyé du ciel, et son seul interprète !

ZOPIRE.

Étrange aveuglement des malheureux mortels !
Tout m'abandonne ici pour dresser des autels
À ce coupable heureux qu'épargna ma justice,
Et qui courut au trône, échappé du supplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, seigneur ; et, de mes jours,
Je n'avais entendu ces horribles discours.

ZOPIRE.

Que je vous plains, Palmire ! Et que sur vos erreurs
Ma pitié malgré moi me fait verser de pleurs !

PALMIRE.

Et vous me refusez !

ZOPIRE.

Oui. Je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce coeur flexible et tendre ;

Phanor revient par J2.

ZOPIRE.

Que voulez-vous, Phanor ?

PHANOR.

Aux portes de la ville,
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile,
Omar est arrivé.

ZOPIRE.

Qui ? Ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après son char,
Qui combattit longtemps le tyran qu'il adore,
Qui vengea son pays ?

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.
Séide est avec lui.

PALMIRE.

Grand dieu ! Destin plus doux !

Quoi ! Séide ?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

Zopire presse Palmire de sortir mais avant de disparaître par C2, celle-ci prend soin de récupérer son tapis de prière.

Zopire ne s'en aperçoit pas car il remonte dans la petite chambre de prière pour s'adresser à ses dieux.

ZOPIRE.

Omar devant mes yeux ! Qu'osera-t-il me dire ?
Ô dieux de mon pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Ismaël les généreux enfants !
Voyez et soutenez la juste fermeté
Que j'opposai toujours contre l'iniquité !

Le Garde fait entrer Omar par C1. Phanor reste en retrait.

ZOPIRE.

Eh bien ! Après six ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton coeur a trahie.
Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
Déserteur de nos dieux, déserteur de nos lois,
Ministre d'un brigand qu'on dût exterminer,
Parle : que me veux-tu ?

OMAR.

Je veux te pardonner.

Le prophète d'un dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs passés, surtout pour ton courage,
Te présente une main qui pourrait t'écraser ;
Et j'apporte la paix qu'il daigne proposer.

ZOPIRE, *prenant Phanor à témoin.*

Un vil séditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, et non demander grâce !
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
Ne rougissez-vous point de servir un tel maître ?
Ne l'avez-vous pas vu, sans honneur et sans biens,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens ?
Qu'alors il était loin de tant de renommée !

OMAR.

Les mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.
Il est de ces esprits favorisés des cieux,
Qui sont tout par eux-même, et rien par leurs aïeux.
Tel est l'homme, en un mot, que j'ai choisi pour maître ;
Lui seul dans l'univers a mérité de l'être ;
Tout mortel à sa loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux siècles à venir.

Phanor écoute le discours d'Omar avec de plus en plus d'intérêt.

ZOPIRE.

Je te connais, Omar : en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique :
Bannis toute imposture, et d'un coup d'oeil plus sage
Regarde ce prophète à qui tu rends hommage ;
Qui, sous le vain appât d'un songe ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raison,
Tu voulus dans sa source arrêter le poison.

Je te vis plus heureux, et plus juste, et plus brave,
Attaquer le tyran dont je te vois l'esclave.

OMAR.

Quand mes yeux, éclairés du feu de son génie,
Le virent s'élever dans sa course infinie ;
Éloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir, ou pardonner en dieu ;
J'associai ma vie à ses travaux immenses :
Des trônes, des autels en sont les récompenses.

(à Zopire, plus bas)

Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi.
Ouvre les yeux, Zopire, et change ainsi que moi ;
Vois ce que nous étions, et vois ce que nous sommes.
Le peuple, aveugle et faible, est né pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire, et pour nous obéir.
Viens régner avec nous, si tu crains de servir.

ZOPIRE.

Tu veux que du sénat le shérif infidèle
Encense un imposteur, et couronne un rebelle !
Cesse de m'annoncer sa trompeuse clémence ;
Le grand art qu'il possède est l'art de la vengeance.
Dans le cour de la guerre un funeste destin
Le priva de son fils que fit périr ma main.
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le père ;
Ma haine est inflexible, ainsi que sa colère ;
Pour rentrer dans la Mecque, il doit m'exterminer,
Et le juste aux méchants ne doit point pardonner.

Un bruit métallique se fait entendre par JI. Le Garde va voir et revient en poussant un coffre.

OMAR.

Eh bien ! Pour te montrer que Mahomet pardonne,

Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, et donne à tes tribus
Les dépouilles des rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire ;
Nos trésors sont à toi.

Le garde ouvre le coffre, plein d'or. Phanor s'approche pour regarder ce qu'il contient, émerveillé.

ZOPIRE, *refermant le coffre avec force.*

Tu penses me séduire,
Me vendre ici ma honte, et marchander la paix
Par ses trésors honteux, le prix de ses forfaits ?

OMAR.

Tu me parles toujours comme un juge implacable,
Qui sur son tribunal intimide un coupable.
Pense et parle en ministre ; agis, traite avec moi
Comme avec l'envoyé d'un grand homme et d'un roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait roi ? Qui l'a couronné ?

OMAR.

La victoire.

Ménage sa puissance, et respecte sa gloire.
Aux noms de conquérant et de triomphateur,
Il veut joindre le nom de pacificateur,
Sauvons, si tu m'en crois, le sang qui va couler :
Mahomet veut ici te voir et te parler.

ZOPIRE.

Lui ? Mahomet ?

OMAR.

Lui-même ; il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître ! Si de ces lieux sacrés j'étais l'unique maître,
C'est en te punissant que j'aurais répondu.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fausse vertu.
Mais puisqu'un vil sénat insolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,
Puisqu'il règne avec toi, je cours m'y présenter.

ZOPIRE.

Je t'y suis ; nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes lois, mes dieux, et ma patrie.
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
(À Phanor)
Toi, viens m'aider, Phanor, confondons son orgueil ;
Préparons son supplice, ou creusons mon cercueil.
Je vais, si le sénat m'écoute et me seconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie et le monde.

Zopire et Omar sortent par F4, Phanor par C1.

Le garde reste seul sur scène avec le coffre. Il s'apprête à le ranger et le déplace vers J1. Mais, juste avant de quitter la scène, il le rouvre et y subtilise quelques pierres précieuses qu'il met rapidement dans sa poche.

NOIR.

ACTE II

Par J1, le garde entre, poussant Séide dont les mains sont enchaînées. Il tient sous bonne garde.

Timide et hésitante, Palmire revient sur la scène par C2.

PALMIRE.

Dans ma prison cruelle est-ce un dieu qui te guide ?
Mes maux sont-ils finis ? Te revois-je, Séide ?

SÉIDE, *s'élançant maladroitement vers elle.*

Ô ma chère Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls et ma perte ont abîmé mon cœur !
Enfin de Mahomet les sublimes desseins,
Que n'ose approfondir l'humble esprit des humains,
Ont fait entrer Omar en ce lieu d'esclavage ;
Je l'apprends, et j'y vole. On demande un otage ;
J'entre, je me présente ; on accepte ma foi,
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

Palmire et Séide s'enlacent. Séide est entravé de ses chaînes.

PALMIRE.

Ma vie est dans les camps dont vous m'avez tirée ;
Rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
D'aucune ombre d'espoir n'était plus secouru ;
Tout finissait pour moi, quand Séide a paru.

SÉIDE.

Nous briserons ta chaîne, et tarirons tes larmes.
Le dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Renversera la Mecque à nos pieds abattue.
Omar est dans la ville, et le peuple à sa vue

N'a point fait éclater ce trouble et cette horreur
Qu'inspire aux ennemis un ennemi vainqueur ;

PALMIRE.

Il unirait nos coeurs ; nos coeurs lui sont offerts :
Mais il est loin de nous, et nous sommes aux fers.

Omar entre. Le Garde fait mine de s'interposer, puis reste en retrait, conscient qu'il n'est pas de taille à se mesurer à Omar.

OMAR.

Vos fers seront brisés, soyez pleins d'espérance ;
Le ciel vous favorise, et Mahomet s'avance.

SÉIDE.

Lui ?

PALMIRE.

Notre auguste père ?

OMAR, s'adressant au public, enthousiaste.

Au conseil assemblé

L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
Ce favori du dieu qui préside aux batailles,
Ce grand homme, ai-je dit, est né dans vos murailles.
Il vient dans vos cœurs même établir son pouvoir.
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir ;
Les esprits s'ébranlaient : l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raison l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple, et s'en faire un appui.
On l'assemble ; j'y cours, et j'arrive avec lui :
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte ;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil, il revoit ses foyers ;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,

Chacun porte un regard, comme un coeur différent :
L'un croit voir un héros, l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blasphème, et le menace encore ;
Cet autre est à ses pieds, les embrasse, et l'adore.
Nous faisons retentir à ce peuple agité
Les noms sacrés de dieu, de paix, de liberté.
Au milieu de leurs cris, le front calme et serein,
Mahomet marche en maître, et l'olive à la main :
La trêve est publiée ; et le voici lui-même.

Omar montre les hauteurs du Public.

MAHOMET, *du haut du public.*

Invincibles soutiens de mon pouvoir suprême,
Promettez, menacez ; que la vérité règne ;
Qu'on adore mon dieu, mais surtout qu'on le craigne.

Mahomet descend sur la scène par P, escorté par Hercide.

Omar le salue avec déférence, de même que Séide et Palmire, émerveillés par cette présence. Le Garde recule, intimidé.

Séide et Palmire enlacent Hercide comme un père.

MAHOMET, *remarquant Séide et Palmire.*

Vous, Séide, en ces lieux !

De manière inaudible, Omar demande au Garde les clés des chaînes de Séide, qui les lui donne aussitôt, tremblant presque.

SÉIDE, *se jettant aux pieds de Mahomet.*

Ô mon père ! Ô mon roi !

Le dieu qui vous inspire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

Omar défait les chaînes de Séide. Le Garde s'éclipse par J1.

MAHOMET.

Il eût fallu l'attendre.

Qui fait plus qu'il ne doit ne sait point me servir.
J'obéis à mon dieu ; vous, sachez m'obéir.

PALMIRE, *se jette à son tour aux pieds de Mahomet.*

Ah ! Seigneur ! Pardonnez à son impatience.
Élevés près de vous dans notre tendre enfance,
Loin de vous, loin de lui, j'ai languï prisonnière ;
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumière :
Empoisonneriez-vous l'instant de mon bonheur ?

MAHOMET.

Palmire, c'est assez ; je lis dans votre coeur :
Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts ;
Je veillerai sur vous comme sur l'univers.

(À Séide)

Vous, suivez mes guerriers ; et vous, jeune Palmire,
En servant votre dieu, ne craignez que Zopire.

Omar sort par F4, suivi par Hercide qui prend les bras de Palmire et Séide, qui s'enlacent tous les deux.

MAHOMET, *remarquant la proximité de Séide et Palmire*

(interpellant)

Toi, reste, brave Omar :

(plus bas)

il est temps que mon cœur

De ses derniers replis t'ouvre la profondeur.

(A Omar revenu sur scène à l'appel de Mahomet)

Ne donnons point le temps aux mortels détrompés
De rassurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.

Les préjugés, ami, sont les rois du vulgaire.
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre.
Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconstant font mouvoir les ressorts,
De quel oeil revois-tu Palmire avec Séide ?

OMAR.

Parmi tous ces enfants enlevés par Hercide,
Qui, formés sous ton joug, et nourris dans ta loi,
N'ont de dieu que le tien, n'ont de père que toi,
Aucun ne te sert avec moins de scrupule,
N'eut un coeur plus docile, un esprit plus crédule ;
De tous tes musulmans ce sont les plus soumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment, c'est assez.

OMAR.

Blâmes-tu leurs tendresses ?

MAHOMET.

Ah ! Connais mes fureurs et toutes mes faiblesses.

OMAR.

Comment ?

MAHOMET.

Tu sais assez quel sentiment vainqueur
Parmi mes passions règne au fond de mon coeur.
Ma vie est un combat, et ma frugalité
Asservit la nature à mon austérité :
L'amour seul me console ; il est ma récompense,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encense,
Le dieu de Mahomet ; et cette passion

Est égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfère en secret Palmire à mes épouses.
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouses,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Insulte à Mahomet, et lui donne un rival ?

OMAR.

Et tu n'es pas vengé ?

MAHOMET.

Juge si je dois l'être.
Pour le mieux détester, apprends à le connaître.
De mes deux ennemis apprends tous les forfaits :
Tous deux sont nés ici du tyran que je hais.

OMAR.

Quoi ! Zopire...

MAHOMET.

Est leur père : Hercide en ma puissance
Remit depuis quinze ans leur malheureuse enfance.
J'ai nourri dans mon sein ces serpents dangereux ;
Déjà sans se connaître ils m'outragent tous deux.

Zopire entre solennellement par F2, escorté par le Garde.

MAHOMET.

Je veux... leur père vient ; ses yeux lancent vers nous
Les regards de la haine, et les traits du courroux.
Observe tout, Omar, et voit s'il faut hâter
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

Omar sort par C2. Le Garde et Zopire descendent par les marches de F2 vers la scène.

ZOPIRE.

Ah ! Quel fardeau cruel à ma douleur profonde !
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde !

MAHOMET.

Approche, et puisque enfin le ciel veut nous unir,
Vois Mahomet sans crainte, et parle sans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice ;
Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parents, les mères et les filles ;
La discorde civile est partout sur ta trace.
Assemblage inouï de mensonge et d'audace,
Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix, et m'annoncer un dieu ?

MAHOMET.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le dieu qui m'inspire ;
Le glaive et l'alcoran, dans mes sanglantes mains,
Imposeraient silence au reste des humains ;
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre :
Mais je te parle en homme, et sans rien déguiser ;
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.

Mahomet fait signe à Zopire de congédier le garde. Zopire hésite et fait signe au garde de partir.

MAHOMET, intime

Vois quel est Mahomet : nous sommes seuls ; écoute :
Je suis ambitieux ; tout homme l'est, sans doute ;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,

Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre ;
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop longtemps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du nord au midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide, et l'Égypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclip­sée ;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur et sans vie :
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers ;
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.

ZOPIRE.

Tu ravages le monde, et tu prétends l'instruire.
Ah ! Si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du mensonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer ?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'encensoir, et d'affecter l'empire ?

MAHOMET.

Le droit qu'un esprit vaste, et ferme en ses desseins,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur ?

MAHOMET.

Oui ; je connais ton peuple, il a besoin d'erreur ;

Ou véritable ou faux, mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes dieux ? Quel bien t'ont-ils pu faire ?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels ?
Ta secte obscure et basse avilit les mortels,
Énerve le courage, et rend l'homme stupide ;
La mienne élève l'âme, et la rend intrépide :
Ma loi fait des héros.

ZOPIRE.

Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans ;
Va vanter l'imposture à Médine où tu règues,
Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux ! Dès longtemps Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, et je règne à Médine ;
Crois-moi, reçois la paix, si tu crains ta ruine.

ZOPIRE.

La paix est dans ta bouche, et ton coeur en est loin :
Penses-tu me tromper ?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le faible qui trompe, et le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande ;
Demain je puis te voir à mon joug asservi :
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis ! Nous, cruel ! Ah ! Quel nouveau prestige !
Connais-tu quelque dieu qui fasse un tel prodige ?

MAHOMET.

J'en connais un puissant, et toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui ?

MAHOMET.

La nécessité.

ZOPIRE.

L'intérêt est ton dieu, le mien est l'équité ;
Entre ces ennemis il n'est point de traité.
Réponds ; est-ce ton fils que mon bras te ravit ?
Est-ce le sang des miens que ta main répandit ?

MAHOMET.

Oui, ce sont tes fils même. Oui, connais un mystère
Dont seul dans l'univers je suis dépositaire :
Tu pleures tes enfants, ils respirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivraient ! Qu'as-tu dit ? ô ciel ! ô jour heureux !
Ils vivraient ! C'est de toi qu'il faut que je l'apprenne !

MAHOMET.

Élevés dans mon camp, tous deux sont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfants dans tes fers ! Ils pourraient te servir !

MAHOMET.

Mes bienfaitantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi ! Tu n'as point sur eux étendu ta colère ?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

ZOPIRE.

Achève, éclaircis-moi, parle, quel est leur sort ?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains et leur vie et leur mort ;

Tu n'as qu'à dire un mot, et je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les sauver ! à quel prix ? à quel titre ?

Faut-il donner mon sang ? Faut-il porter leurs fers ?

MAHOMET.

Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers ;

Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,

De la crédulité donner à tous l'exemple,

Annoncer l'alcoran aux peuples effrayés,

Me servir en prophète, et tomber à mes pieds :

Je te rendrai ton fils, et je serai ton gendre.

ZOPIRE, *montant les marches de la chambre de prière.*

Mahomet, je suis père, et je porte un coeur tendre.

Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfants,

Les revoir, et mourir dans leurs embrassements,

C'est le premier des biens pour mon âme attendrie :

Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,

Ou de ma propre main les immoler tous deux ;

Connais-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.

Adieu.

Zopire disparaît dans le fond de scène.

MAHOMET, *seul.*

Fier citoyen, vieillard inexorable,
Je serai plus que toi cruel, impitoyable.

Omar revient par C2.

OMAR.

Mahomet, il faut l'être, ou nous sommes perdus :
Les secrets des tyrans me sont déjà vendus.
La moitié du sénat vient de te condamner ;
N'osant pas te combattre, on t'ose assassiner.
Ce meurtre d'un héros, ils le nomment supplice ;
Et ce complot obscur, ils l'appellent justice.

MAHOMET.

Ils sentiront la mienne ; ils verront ma fureur.
La persécution fit toujours ma grandeur :
Zopire périra ; Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

OMAR.

Il est trop méprisable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire.

(Un temps. Il réfléchit).

Et j'ai besoin d'un bras qui, par ma voix conduit,
Soit seul chargé du meurtre et m'en laisse le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat je répons de Séide.

MAHOMET.

De lui ?

OMAR.

C'est l'instrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut seul aujourd'hui
L'aborder en secret, et te venger de lui.
Il faut un coeur très simple, aveugle avec courage,
Un esprit amoureux de son propre esclavage :
C'est un lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frère de Palmire ?

OMAR.

Oui, lui-même, oui, Séide,

MAHOMET.

Je déteste Séide, et son nom seul m'offense ;
La cendre de mon fils me crie encor vengeance :
Mais tu connais l'objet de mon fatal amour ;
Tu connais dans quel sang elle a puisé le jour.
Allons, consultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne,
Et la religion, à qui tout est soumis,
Et la nécessité, par qui tout est permis.

Mahomet et Omar sortent par JI. NOIR.

Tableau muet. Omar parle à l'oreille de Séide, de manière inaudible mais visiblement pour le convaincre d'accomplir quelque chose.

NOIR.

ACTE III

Séide est seul. Il regarde le ciel.

PALMIRE, *entre par F4.*

Demeure. Quel est donc ce secret sacrifice ?
Quel sang a demandé l'éternelle justice ?
Ne m'abandonne pas.

SÉIDE, *sans cesser de fixer le ciel.*

Dieu daigne m'appeler :
Mon bras doit le servir, mon coeur va lui parler.
Omar veut à l'instant, par un serment terrible,
M'attacher de plus près à ce maître invincible :
Je vais jurer à Dieu de mourir pour sa loi,
Et mes seconds serments ne seront que pour toi.

PALMIRE.

Omar, ce même Omar, loin de me consoler,
Parle de trahison, de sang prêt à couler,
Des fureurs du sénat, des complots de Zopire.
Les feux sont allumés, bientôt la trêve expire :
Le fer cruel est prêt ; on s'arme, on va frapper :
Le prophète l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, et je crains pour Séide.

SÉIDE.

Croirai-je que Zopire ait un coeur si perfide !
Ce matin, comme otage à ses yeux présenté,
J'admirais sa noblesse et son humanité ;
Mais malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il est dur de haïr ceux qu'on voulait aimer !

PALMIRE.

Sans la religion que Mahomet m'inspire,
J'aurais eu des remords en accusant Zopire.

SÉIDE.

Laissons ces vains remords, et nous abandonnons
À la voix de ce dieu qu'à l'envi nous servons.
Je sors. Il faut prêter ce serment redoutable ;
Le dieu qui m'entendra nous sera favorable ;
Et le pontife-roi, qui veille sur nos jours,
Bénira de ses mains de si chastes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.
(Il sort par C2)

PALMIRE, seule.

D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
Quel est donc ce serment qu'on attend de Séide ?
Tout m'est suspect ici ; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet, et cependant mon coeur
Éprouve à son nom même une secrète horreur.

Mahomet entre par J1, escorté par Hercide. Palmire sursaute.

PALMIRE.

C'est vous qu'à mon secours un dieu propice envoie,
Seigneur, Séide...

MAHOMET.

Eh bien ! D'où vous vient cet effroi ?

PALMIRE.

Ô ciel ! Vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inouï ! Votre âme est interdite.

MAHOMET.

Est-ce ainsi qu'à mes yeux votre simple innocence
Ose avouer un feu qui peut-être m'offense ?
Ce coeur que j'ai formé n'est-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes lois infidèle ?

PALMIRE.

Ces noeuds, ces chastes noeuds, que dieu formait en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois suit de près l'innocence.
Le coeur peut se tromper ; l'amour et ses douceurs
Pourront coûter, Palmire, et du sang et des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon sang coulerait pour Séide.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point ?

PALMIRE, montrant Hercide.

Depuis le jour qu'Hercide
Nous soumit l'un et l'autre à votre joug sacré,
Cet instinct tout-puissant, de nous-même ignoré,
Devançant la raison, croissant avec notre âge,
Du ciel, qui conduit tout, fut le secret ouvrage.
Nos penchants, dites-vous, ne viennent que de lui.
Dieu ne saurait changer : pourrait-il aujourd'hui
Réprouver un amour que lui-même il fit naître ?
Ce qui fut innocent peut-il cesser de l'être ?
Pourrais-je être coupable ?

(Elle pose ses mains sur les épaules de Hercide)

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler ;
Attendez les secrets que je dois révéler.

Mahomet retire les mains de Palmire des épaules de Hercide et lui fait signe de déguerpir. Ce dernier s'exécute par JI.

MAHOMET, à Palmire.

Ne croyez que moi seul.

PALMIRE.

Et qui croire que vous ?
Esclave de vos lois, soumise, à vos genoux,
(se met à genoux)
Et si de vos bienfaits je perds le souvenir,
Que Séide à vos yeux s'empresse à m'en punir !

MAHOMET.

Séide !

PALMIRE.

Ah ! Quel courroux arme votre œil sévère !

MAHOMET.

Allez, rassurez-vous, je n'ai point de colère.
Quoi que la voix du ciel ordonne de Séide,
Affermissez ses pas où son devoir le guide.

PALMIRE.

Je répons de son coeur, ainsi que de moi-même.
Séide vous adore encor plus qu'il ne m'aime ;
Il voit en vous son roi, son père, son appui :
J'en atteste à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.

Mahomet la relève et lui montre la voie.

PALMIRE.

Je cours à vous servir encourager son âme.

(Elle sort par C2, enthousiaste)

MAHOMET.

Quoi ! Je suis malgré moi confident de sa flamme !

Père, enfants, destinés au malheur de ma vie,

Race toujours funeste et toujours ennemie,

Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,

Ce que peut à la fois ma haine et mon amour.

Omar entre par J1.

OMAR.

Enfin voici le temps et de ravir Palmire,

Et d'envahir la Mecque, et de punir Zopire :

Le seul Séide ici te peut servir, sans doute ;

Il voit souvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.

(Il montre la chambre de prière en F2)

Là, cette nuit, Zopire à ses dieux fantastiques

Offre un encens frivole et des vœux chimériques.

Là, Séide, enivré du zèle de ta loi,

Va l'immoler au dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut : il est né pour le crime :

Qu'il en soit l'instrument, qu'il en soit la victime.

Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma sûreté,

L'irrévocable arrêt de la fatalité,

Tout le veut ; mais crois-tu que son jeune courage,

Nourri du fanatisme, en ait toute la rage ?

OMAR.

Lui seul était formé pour remplir ton dessein.
Palmire à te servir excite encor sa main.
L'amour, le fanatisme, aveuglent sa jeunesse ;
Il sera furieux par excès de faiblesse.

MAHOMET.

Par les noeuds des serments as-tu lié son coeur ?

OMAR.

Du plus saint appareil la ténébreuse horreur,
Les autels, les serments, tout enchaîne Séide.
J'ai mis un fer sacré dans sa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

Séide entre par C2.

MAHOMET.

Enfant d'un dieu qui parle à votre coeur,
Écoutez par ma voix sa volonté suprême :
Il faut venger son culte, il faut venger Dieu même.

SÉIDE.

Roi, pontife, et prophète, à qui je suis voué,
Maître des nations, par le ciel avoué,
Vous avez sur mon être une entière puissance ;
Éclairez seulement ma docile ignorance.
Un mortel venger dieu !

MAHOMET.

C'est par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SÉIDE.

Ah ! Sans doute ce Dieu, dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illustre honorer mon courage.
Parlez : quels ennemis vous faut-il immoler ?
Quel tyran faut-il perdre ? Et quel sang doit couler ?

MAHOMET.

Le sang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous persécuta, qui nous poursuit encore,
De Zopire.

SÉIDE, hésitant.

De lui ! Quoi ! Mon bras...

MAHOMET.

Téméraire,

On devient sacrilège alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels assez audacieux
Pour juger par eux-mêmes, et pour voir par leurs yeux !
Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire.
Obéir en silence est votre seule gloire.
Savez-vous qui je suis ? Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des cieux ?
Allez, vil idolâtre, et né pour toujours l'être,
Indigne musulman, cherchez un autre maître.
Le prix était tout prêt ; Palmire était à vous :
Mais vous bravez Palmire et le ciel en courroux.
Fuyez, servez, rampez, sous mes fiers ennemis.

SÉIDE.

Je crois entendre Dieu ; tu parles : j'obéis.

MAHOMET.

Obéissez, frappez : teint du sang d'un impie,
Méritez par sa mort une éternelle vie.

(Plus bas, à Omar)

Ne l'abandonne pas ; et, non loin de ces lieux,
Sur tous ses mouvements ouvre toujours les yeux.

Mahomet et Omar se dirigent vers J2 mais tandis que Mahomet sort, Omar reste dissimulé derrière le pilier en bord de scène.

SÉIDE, *se croyant seul.*

Immoler un vieillard de qui je suis l'otage,
Sans armes, sans défense, appesanti par l'âge !
N'importe ; une victime amenée à l'autel
Y tombe sans défense, et son sang plaît au ciel.
Enfin dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice :
J'en ai fait le serment ; il faut qu'il s'accomplisse.
Venez à mon secours, ô vous, de qui le bras
Aux tyrans de la terre a donné le trépas !
Ajoutez vos fureurs à mon zèle intrépide ;
Affermissez ma main saintement homicide.
Ange de Mahomet, ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur !
Ah ! Que vois-je ?

Zopire apparaît en F2 et descend les marches de sa chambre de prière.

ZOPIRE, *à Séide.*

Cher otage que le sort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
Je répons de tes jours ; ils me sont précieux ;
Ne me refuse pas.

SÉIDE.

Ô mon devoir ! Ô cieux.
Ah, Zopire ! Est-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller sur ma vie ?

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être ;
Mais enfin je suis homme, et c'est assez de l'être
Pour aimer à donner des soins compatissants
À des coeurs malheureux que l'on croit innocents.
Exterminez, grands dieux, de la terre où nous sommes,
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes !

SÉIDE.

Que ce langage est cher à mon coeur combattu !
L'ennemi de mon Dieu connaît donc la vertu !

ZOPIRE.

Tu la connais bien peu, puisque tu t'en étonnes.
Mon fils, à quelle erreur, hélas ! Tu t'abandonnes !
Avec un joug de fer, un affreux préjugé
Tient ton coeur innocent dans le piège engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne ;
Mais peux-tu croire un Dieu qui commande la haine ?

SÉIDE, hésitant.

Ah ! Je sens qu'à ce Dieu je vais désobéir ;
Non, seigneur, non ; mon coeur ne saurait vous haïr.

ZOPIRE, à part.

Hélas ! Plus je lui parle, et plus il m'intéresse ?
Son âge, sa candeur, ont surpris ma tendresse.
(À Séide)
Quel es-tu ? De quel sang les dieux t'ont-ils fait naître ?

SÉIDE.

Je n'ai point de parents, seigneur, je n'ai qu'un maître,

ZOPIRE.

Quoi ! Tu ne connais point de qui tu tiens la vie ?

SÉIDE.

Son camp fut mon berceau ; son temple est ma patrie :
Je n'en connais point d'autre ; et, parmi ces enfants
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Séide éprouvé sa clémence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de sa reconnaissance.
Oui, les bienfaits, Séide, ont des droits sur un coeur.
Ciel ! Pourquoi Mahomet fut-il son bienfaiteur !
Il t'a servi de père, aussi bien qu'à Palmire :
D'où vient que tu frémis, et que ton coeur soupire ?
Tu détournes de moi ton regard égaré ;
De quelque grand remords tu sembles déchiré.

SÉIDE.

Eh ! Qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable !

ZOPIRE.

Si tes remords sont vrais, ton coeur n'est plus coupable.
Viens, le sang va couler ; je veux sauver le tien.

SÉIDE, à lui-même.

Juste ciel ! Et c'est moi qui répandrais le sien !
Ô serments ! Ô Palmire ! Ô vous, dieu des vengeances !

ZOPIRE.

Repose-toi dans mes mains, tendre enfant innocent.

Zopire prend Séide dans ses bras.

OMAR, discrètement, depuis sa cachette, sans que Zopire ne le remarque.

Traître, que faites-vous ? Mahomet vous attend.

SÉIDE.

Où suis-je ! Ô ciel ! Où suis-je ! Et que dois-je résoudre ?
D'un et d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir ? Où porter un trouble si cruel ?
Où fuir ?

OMAR, *depuis sa cachette, discrètement.*

Aux pieds du roi qu'a choisi l'éternel.

SÉIDE.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.

Zopire observe Séide qui quitte en courant la scène en J2, suivi par Omar.

Pendant que Zopire regarde par le côté Jardin et parle, Phanor entre doucement et sans faire de bruit par C1, comme s'il voulait parler à Zopire. Mais il est interrompu dans sa marche par Hercide, qui descend par F4, dit quelques mots inaudibles à Phanor, lui donne un billet avant de ressortir par là où il est entré.

ZOPIRE, *seul.*

Ah, Séide ! Où vas-tu ? Mais il me fuit encore.
Il sort désespéré, frappé d'un sombre effroi,
Et mon coeur qui le suit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence,
À mes sens déchirés font trop de violence.
Suivons ses pas.

Zopire s'apprête à suivre Séide et Omar en J2 mais Phanor, qui vient de lire le billet remis par Hercide, s'élançe vers Zopire.

PHANOR.

Lisez ce billet important
Qu'un arabe en secret m'a donné dans l'instant.

Phanor tend à Zopire le billet, qu'il lit.

ZOPIRE.

Hercide ! Qu'ai-je lu ? Grands dieux ! Votre clémence
Répare-t-elle enfin soixante ans de souffrance ?
Hercide veut me voir ! Lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfants à ce sein paternel !
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit ;
Qu'il soit sous cette voûte en secret introduit,
Dieux, rendez-moi mes fils ! Dieux, rendez aux vertus
Deux coeurs nés généreux, qu'un traître a corrompus !

Zopire s'éclipse par F2.

NOIR (Le comédien jouant Phanor en profite pour se cacher dans l'espace à droite des tribunes).

Tableau muet. Hercide attend, seul au milieu de la scène. Zopire, sur ses gardes, entre par F2 et s'apprête à aller à sa rencontre. Mais Omar fait irruption à ce moment là par J2 et interrompent le mouvement de Zopire qui est forcé de rester dans sa chambre de prière, sans descendre sur scène. Une discussion inaudible mais mouvementée s'ensuite entre Hercide et Omar.

NOIR.

ACTE IV

La scène est déserte.

OMAR, *depuis les coulisses côté jardin.*
Séide obéira : mais avant que son coeur,
Rafferme par ta voix, eût repris sa fureur,
Séide a révélé cet horrible mystère.

MAHOMET, *depuis les coulisses côté jardin.*
Ô ciel !

OMAR, *depuis les coulisses côté jardin.*
Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

MAHOMET, *entrant par JI mais restant dans le coin de scène.*
Eh bien ! Que pense Hercide ?

OMAR, *suit Mahomet.*
Il paraît effrayé ;
Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.
Hercide est faible ; ami, le faible est bientôt traître.
Qu'il tremble ! Il est chargé du secret de son maître.
Je sais comme on écarte un témoin dangereux
(Il lui fait signe de tuer)
Suis-je en tout obéi ?

OMAR.
Je fais ce que tu veux

MAHOMET.
Voilà le premier pas ; mais sitôt que Séide

Aura rougi ses mains de ce grand homicide,
Réponds-tu qu'au trépas Séide soit livré ?
Réponds-tu du poison qui lui fut préparé ?

OMAR.

N'en doute point.

MAHOMET.

Pour qu'il puisse percer le flanc,
Dont Palmire a tiré la source de son sang,
Prends soin de redoubler son heureuse ignorance :
Épaississons la nuit qui voile sa naissance.
Mais déjà l'heure approche où Séide en ces lieux
Doit m'immoler son père à l'aspect de ses dieux.
Retirons-nous.

Mahomet et Omar traversent la scène vers F4.

OMAR, à Mahomet.

Tu vois sa démarche égarée ;
De l'ardeur d'obéir son âme est dévorée.

SÉIDE, entrant par J2, dans ses pensées.

Il le faut donc remplir ce terrible devoir !

MAHOMET.

Viens, et par d'autres coups assurons mon pouvoir.

Omar et Mahomet sortent par F4.

SÉIDE, seul.

À tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre.
Si le ciel a parlé, j'obéirai sans doute ;
Mais quelle obéissance ! ô ciel ! Et qu'il en coûte !

Palmire entre par C2.

SÉIDE.

Palmire, que veux-tu ? Quel funeste transport !
Qui t'amène en ces lieux consacrés à la mort ?

PALMIRE, *se jettant dans les bras de Séide.*

Séide, la frayeur et l'amour sont mes guides ;
Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.

SÉIDE.

Éclairez mon esprit, et conduisez mon bras ;
Tenez-moi lieu d'un dieu que je ne comprends pas.

PALMIRE.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos coeurs,
Il entend nos soupirs, il observe mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même,
C'est tout ce que je sais ; le doute est un blasphème.

SÉIDE.

Je ne le sais que trop que mon doute est un crime,
Qu'un prêtre sans remords égorge sa victime,
Du moins, lorsque j'ai vu ce malheureux Zopire,
De ma religion j'ai senti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appelait ;
À mon coeur éperdu l'humanité parlait.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendresse,
Mahomet de mes sens accuse la faiblesse !
Avec quelle grandeur, et quelle autorité,
Sa voix vient d'endurcir ma sensibilité !
Que la religion est terrible et puissante !
J'ai senti la fureur en mon coeur renaissante.

(Un temps. Il hésite et se tourne vers Palmire)

Palmire, je suis faible, et du meurtre effrayé ;
De ces saintes fureurs je passe à la pitié ;
C'est à vous de fixer mes fureurs incertaines :
Nos coeurs sont réunis par les plus fortes chaînes ;
Mais, sans ce sacrifice à mes mains imposé,
Le noeud qui nous unit est à jamais brisé ;
Ce n'est qu'à ce seul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je suis le prix du sang du malheureux Zopire !

SÉIDE.

Le ciel et Mahomet ainsi l'ont arrêté.

PALMIRE.

L'amour est-il donc fait pour tant de cruauté ?

SÉIDE.

Ce n'est qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot ! Mais si le ciel l'ordonne ?
Si je sers et l'amour et la religion ?

SÉIDE.

Vous connaissez fort bien la malédiction
Qui punit à jamais la désobéissance.

PALMIRE.

Si dieu même en tes mains a remis sa vengeance,
S'il exige le sang que ta bouche a promis...

SÉIDE.

Eh bien ! Pour être à toi que faut-il ?

PALMIRE.

Je frémis.

SÉIDE.

Je t'entends ; son arrêt est parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui ? Moi ?

SÉIDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieu ! Quel arrêt farouche !

Que t'ai-je dit ?

SÉIDE.

Le ciel vient d'emprunter ta voix ;
C'est son dernier oracle, et j'accomplis ses lois.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeste
Doit prier en secret des dieux que je déteste.
Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SÉIDE.

Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter.
Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé !

SÉIDE.

De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé !

Il le faut de ma main traîner sur la poussière,
De trois coups dans le sein lui ravir la lumière,
Renverser dans son sang cet autel dispersé.

PALMIRE.

Lui, mourir par tes mains ! Tout mon sang s'est glacé.
Le voici, juste ciel ! ...

Zopire entre en F2 et implore ses dieux. Séide et Palmire se dissimulent à l'avant-scène pour ne pas être vus.

ZOPIRE, près de l'autel.

Ô dieux de ma patrie !

Dieux prêts à succomber sous une secte impie,
C'est pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître, et ses mains meurtrières
De cette faible paix vont briser les barrières.
Dieux ! Si d'un scélérat vous respectez le sort...
(*Il hésite*)

SÉIDE, à Palmire.

Tu l'entends qui blasphème ?

ZOPIRE.

...Accordez-moi la mort.

Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière ;
Que j'expire en leurs bras ; qu'ils ferment ma paupière.
Hélas ! Si j'en croyais mes secrets sentiments,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfants...

PALMIRE, à Séide.

Que dit-il ? Ses enfants !

ZOPIRE.

Ô mes dieux que j'adore !

Je mourrais du plaisir de les revoir encore.

Arbitre des destins, daignez veiller sur eux ;

Qu'ils pensent comme moi, mais qu'ils soient plus heureux !

(Il s'agenouille)

SÉIDE.

Il court à ses faux dieux ! Frappons.

(Il tire son poignard)

PALMIRE.

Que vas-tu faire ?

Hélas !

SÉIDE.

Servir le ciel, te mériter, te plaire.

Ce glaive à notre dieu vient d'être consacré ;

Que l'ennemi de dieu soit par lui massacré !

PALMIRE.

Que dis-tu ?

SÉIDE.

Je vous suis, ministres du trépas :

Vous me montrez l'autel ; vous conduisez mon bras.

Allons.

PALMIRE.

Non ; trop d'horreur entre nous deux s'assemble.

Demeure.

SÉIDE.

Il n'est plus temps ; avançons : l'autel tremble.

PALMIRE.

Le ciel se manifeste, il n'en faut pas douter.

SÉIDE.

Me pousse-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter ?
Du prophète de dieu la voix se fait entendre ;
Il me reproche un coeur trop flexible et trop tendre ;
(Il monte les marches)

Palmire !

PALMIRE.

Eh bien ?

SÉIDE.

Au ciel adressez tous vos voeux.

Je vais frapper.
(Il frappe)

Zophire chancelle sitôt reçu le premier coup de poignard.

ZOPIRE.

Je meurs ! Ô moment douloureux !
Quelle effroyable voix dans mon âme s'élève !
D'où vient que tout mon sang malgré moi se soulève ?
(Séide frappe le second coup)

Je me trompe, ou les coups sont portés cette fois ;
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.
(Zopire se retourne vers Séide)

Séide... hélas ! ...
(Troisième coup)

SÉIDE, *redescend par les escaliers d'un air égaré.*

Où suis-je ? Et quelle voix m'appelle ?
Je ne vois point Palmire ; un dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh quoi ! Méconnais-tu celle qui vit pour toi ?

SÉIDE.

Où sommes-nous ?

PALMIRE.

Eh bien ! Cette effroyable loi,
Cette triste promesse est-elle enfin remplie ?

SÉIDE.

Que me dis-tu ?

PALMIRE.

Zopire a-t-il perdu la vie ?

SÉIDE.

Qui ? Zopire ?

PALMIRE.

Ah ! Grand dieu ! Dieu de sang altéré,
Ne persécutez point son esprit égaré.
Fuyons d'ici.

Palmire entraîne Séide à l'avant-scène, à l'abri.

SÉIDE.

Je sens que mes genoux s'affaissent.

(Il s'assied)

Ah ! Je revois le jour, et mes forces renaissent.

Quoi ! C'est vous ?

PALMIRE.

Qu'as-tu fait ?

SÉIDE, *se relevant.*

Moi ! Je viens d'obéir...
D'un bras désespéré je viens de le saisir.
Tremblant, saisi d'effroi, j'ai plongé dans son flanc
Ce glaive consacré qui dut verser son sang.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet qui doit nous protéger :
Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

SÉIDE.

Je ne puis. Je me meurs. Ah ! Palmire ! ...

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire !

SÉIDE, *en pleurant.*

Ah ! Si tu l'avais vu, le poignard dans le sein,
S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin !
Qu'avons-nous fait ?

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour et du noeud qui nous lie.

SÉIDE.

Va, laisse-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pu commander ce sacrifice affreux ?
Non, cruelle ! Sans toi, sans ton ordre suprême,
Je n'aurais pu jamais obéir au ciel même.
Palmire ! L'infortuné luttant contre la mort,
Qui vers nous tout sanglant se traîne avec effort.

Zopire s'est relevé. Palmire accourt pour le secourir.

Pendant ce temps, Hercide et Omar descendent les par J3 et traversent le couloir entre la scène et le public. Hercide, qui s'arrête à mi-chemin et prend conscience de ce qui se passe, est sur le point de se rendre sur le plateau mais Omar l'attrape par derrière et l'égorge. S'assurant qu'il n'a pas été vu, il se dérobe par J3, là où il est entré.

SÉIDE.

Eh quoi ! Tu vas à lui ?

PALMIRE.

De remords dévorée,
Je cède à la pitié dont je suis déchirée.
Je n'y puis résister ; elle va en m'entraînant.

ZOPIRE, *avançant et soutenu par Palmire.*

Hélas ! Servez de guide à mes pas languissants !

Sans remarquer ce qui se déroule sur le plateau, Phanor quitte l'espace à droite des tribunes et traverse le couloir entre la scène et le public. Herside mourant lui fait signe. Phanor accourt et ils échangent quelques mots inaudibles.

ZOPIRE.

Séide, ingrat ! C'est toi qui m'arraches la vie !

Tu pleures ! Ta pitié succède à ta furie !

(Soutenu par Palmire, il s'assied, mourant)

Phanor laisse Herside mourant et monte sur la scène.

PHANOR.

Ciel ! Quels affreux objets se présentent à moi !

ZOPIRE.

Si je voyais Hercide ! ... ah ! Phanor, est-ce toi ?
Voilà mon assassin.

(Il montre Séide)

PHANOR.

Ô crime ! Affreux mystère !
Assassin malheureux, connaissez votre père !

(Il montre Zopire)

SÉIDE.

Qui ?

PALMIRE.

Lui ?

SÉIDE.

Mon père ?

ZOPIRE.

Ô ciel !

PHANOR, *montrant Herside, mourant à l'avant-scène.*

Hercide est expirant :

Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant :

« S'il en est encor temps, préviens un parricide ;

Cours arracher ce fer à la main de Séide.

Malheureux confident d'un horrible secret,

Je suis puni, je meurs des mains de Mahomet :

Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire

Que Séide est son fils, et frère de Palmire. »

SÉIDE.

Vous !

PALMIRE.

Mon frère ?

ZOPIRE.

Ah ! Malheureux Séide !

Qui t'a pu commander cet affreux homicide ?

SÉIDE, *se jetant à genoux.*

L'amour de mon devoir et de ma nation,
Et ma reconnaissance, et ma religion ;
Tout ce que les humains ont de plus respectable
M'inspira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE, *à genoux, arrête le bras de Séide*

Ah, mon père ! Ah, seigneur ! Plongez-le dans mon sein.
J'ai seule à ce grand crime encouragé Séide ;
L'inceste était pour nous le prix du parricide.

SÉIDE.

Le ciel n'a point pour nous d'assez grands châtiments.
Frappez vos assassins.

ZOPIRE, *en les embrassant.*

J'embrasse mes enfants.

Le ciel voulut mêler, dans les maux qu'il m'envoie,
Le comble des horreurs au comble de la joie.
Je bénis mon destin ; je meurs, mais vous vivez.
Ô vous, qu'en expirant mon coeur a retrouvés,
Par ce sang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi ; mais ne vous perdez pas.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître ;
Mon sang va les conduire ; ils vont punir un traître.
Attendons ces moments.

SÉIDE.

Ah ! Je cours de ce pas
Vous immoler ce monstre, et hâter mon trépas ;
Me punir, vous venger.

Omar entre par JI suivi du Garde mecquois.

OMAR.

Qu'on arrête Séide !
Secourez tous Zopire ; enchaînez l'homicide.
Mahomet n'est venu que pour venger les lois.

ZOPIRE.

Ciel ! Quel comble du crime ! Et qu'est-ce que je vois ?

SÉIDE.

Mahomet me punir ?

PALMIRE.

Eh quoi ! Tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche !

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SÉIDE.

Va, j'ai bien mérité
Cet exécration de ma crédulité.

OMAR.

Soldat, obéissez.

Le Garde saisit Séide.

PALMIRE.

Non ; arrêtez. Perfide !

OMAR.

Madame, obéissez, si vous aimez Séide.
Mahomet vous protège, et son juste courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter par vous.

Le Garde emmène Palmire et Séide.

ZOPIRE, à Phanor.

On les enlève ! Ô ciel ! Ô père malheureux !
Le coup qui m'assassine est cent fois moins affreux.

PHANOR.

Déjà le jour renaît ; tout le peuple s'avance ;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense.

ZOPIRE.

Ô forfaits ! Ô nature !... Allons, soutiens mes pas,
Je meurs. Sauvez, grands dieux ! De tant de barbarie
Mes deux enfants que j'aime, et qui m'ôtent la vie.

NOIR.

Omar détruit les idoles de la chambre de prière à coup d'épée.

NOIR.

ACTE V

Les idoles ont disparu et ont été remplacées par un trône sur lequel Mahomet est assis. Omar est debout, plus bas.

En coulisse, on entend le peuple clamer.

OMAR.

Tes prophètes et moi, que ton esprit inspire,
Nous désavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur
Comme un coup du très-haut qui s'arme en ta faveur ;
Là, nous en gémissons ; nous promettons vengeance :
Nous vantons ta justice, ainsi que ta clémence.

MAHOMET.

As-tu fait des remparts approcher mon armée ?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville alarmée ;
Osman la conduisait par de secrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains !
Séide ne sait point qu'aveugle en sa furie
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie ?

OMAR.

Qui pourrait l'en instruire ? Un éternel oubli
Tient avec ce secret Hercide enseveli :
Séide va le suivre, et son trépas commence.
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance.
Tu sais que dans son sang ses mains ont fait couler

Le poison qu'en sa coupe on avait su mêler.
Tandis qu'au sein d'un père il enfonçait son bras,
Dans ses veines, lui-même, il portait son trépas.
Législateur, prophète, et roi dans ta patrie,
Palmire achèvera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amène à tes yeux.

MAHOMET.

Va rassembler mes chefs, et revole en ces lieux.

Omar sort par II. Palmire le croise, et entre.

PALMIRE.

Ciel ! Où suis-je ? Ah, grand dieu !

MAHOMET.

Soyez moins consternée ;

J'ai du peuple et de vous pesé la destinée,
Ne pleurez point Séide, et laissez à mes mains
Le soin de balancer le destin des humains.
Ne songez plus qu'au vôtre ; et si vous m'êtes chère,
Si Mahomet sur vous jeta des yeux de père,
Sachez qu'un sort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.

PALMIRE.

Imposteur teint de sang, que j'abjure à jamais,
Bourreau de tous les miens, va, ce dernier outrage
Manquait à ma misère, et manquait à ta rage.
Monstre, dont les fureurs et les complots perfides
De deux coeurs innocents ont fait deux parricides ;
De ma faible jeunesse infâme séducteur,
Tout souillé de mon sang, tu prétends à mon coeur ?
Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête ;
Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête.

Entends-tu ces clameurs ? Entends-tu ces éclats ?
Mon père te poursuit des ombres du trépas.
Le peuple se soulève ; on s'arme en ma défense ;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissé-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, et nager dans leur sang !

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi ; mais quoi qu'il en puisse être,
Et qui que vous soyez, fléchissez sous un maître.
Apprenez que mon coeur...

Omar revient côté jardin, l'épée à la main.

OMAR.

On sait tout, Mahomet :

Hercide en expirant révéla ton secret.
Le peuple en est instruit ; la prison est forcée ;
Tout s'arme, tout s'émeut : une foule insensée,
Élevant contre toi ses hurlements affreux,
Porte le corps sanglant de son chef malheureux.
Séide est à leur tête ; et, d'une voix funeste,
Les excite à venger ce déplorable reste.
Ils semblent respirer pour se venger de toi.
On déteste ton dieu, tes prophètes, ta loi...

MAHOMET.

Seul je les défendrai.

Séide entre par F4 suivi de Phanor et du Garde. Les trois sont armés. Palmire rejoint le groupe : ils sont quatre face à deux.

MAHOMET, *au public, le peuple.*

Rangez-vous près de moi,
Et connaissez enfin qui vous avez pour roi.

SÉIDE, *déjà affaibli par le poison, au public.*
Peuple, vengez mon père, et courez à ce traître.

MAHOMET, *au public.*
Peuple, né pour me suivre, écoutez votre maître.

SÉIDE.
N'écoutez point ce monstre, et suivez-moi... grands dieux !
Quel nuage épais se répand sur mes yeux !
(Il avance, il chancelle)
Frappons... ciel ! Je me meurs.

MAHOMET.
Je triomphe.

PALMIRE, *courant à lui.*
Ah, mon frère !
N'auras-tu pu verser que le sang de ton père ?

SÉIDE.
Avançons. Je ne puis... quel dieu vient m'accabler ?

Séide tombe dans les bras de Palmire. Phanor et le Garde hésitent.

MAHOMET.
Malheureux ! Connaissez son prophète et sa loi,
Et que ce dieu soit juge entre Séide et moi.
De nous deux, à l'instant, que le coupable expire !

PALMIRE.
Mon frère ! Eh quoi ! Sur eux ce monstre a tant d'empire !
Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix.
Mahomet, comme un dieu, leur dicte encor ses lois :
Et toi, Séide, aussi !

SÉIDE, *dans les bras de Palmire.*

Le ciel punit ton frère.

Mon crime était horrible autant qu'involontaire ;
Détournez d'elle, ô dieu ! Cette mort qui me suit !

PALMIRE.

Non, peuple, ce n'est point un dieu qui le poursuit ;
Non ; le poison sans doute...

MAHOMET, *la coupe et s'adresse au public.*

Apprenez, infidèles,

La nature et la mort ont entendu ma voix.
La mort est, à vos yeux, prête à fondre sur vous.
Ainsi mes ennemis sentiront mon courroux ;
Rendez grâce au pontife, apaisez ma colère.

Phanor et le Garde se détachent de Palmire et rejoignent le groupe formé par Omar et Mahomet, devant lequel ils se prosternent.

Le Garde ouvre la porte centrale en F3. Les clameurs du peuple se font plus fortes.

PALMIRE, *revenant à elle.*

Arrêtez. Le barbare empoisonna mon frère.
Monstre, ainsi son trépas t'aura justifié !
À force de forfaits tu t'es déifié.
Malheureux assassin de ma famille entière,
Ôte-moi de tes mains ce reste de lumière.
Ô frère ! ô triste objet d'un amour plein d'horreurs !
Que je te suive au moins !

Palmire se jette sur le poignard de son frère, et s'en frappe.

MAHOMET.

Qu'on l'arrête !

PALMIRE.

Je meurs.

Je cesse de te voir, imposteur exécration.
Je me flatte, en mourant, qu'un dieu plus équitable
Réserve un avenir pour les coeurs innocents.
Tu dois régner ; le monde est fait pour les tyrans.

MAHOMET.

Il est donc des remords ! Ô fureur ! Ô justice !
Mes forfaits dans mon coeur ont donc mis mon supplice !
Dieu, que j'ai fait servir au malheur des humains,
Adorable instrument de mes affreux desseins,
Toi que j'ai blasphémé, mais que je crains encore,
Je me sens condamné, quand l'univers m'adore.

Le peuple clame. Mahomet fait signe à Phanor de le devancer en montant les marches en F3, puis il le suit avec Omar. Mais avant de sortir, Mahomet interpelle Omar.

MAHOMET, à Omar.

Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire ;
Cache au moins ma faiblesse, et sauve encor ma gloire :
Je dois régir en dieu l'univers prévenu ;
Mon empire est détruit si l'homme est reconnu.

Mahomet et Omar rejoignent le peuple en F3. A sa place d'origine, le Garde referme les portes.

NOIR FINAL.